

Jacques Pimpaneau

**ANTHOLOGIE
DE LA LITTÉRATURE
CHINOISE CLASSIQUE**



Éditions Picquier

INTRODUCTION

Composer une anthologie est un crime : c'est retenir des auteurs et en rejeter d'autres dans la géhenne de l'oubli, même s'ils ne sont pas sans intérêt ; et c'est mutiler des textes dont on ne choisit qu'un passage. Pourtant c'est dans de tels ouvrages qu'à l'école on s'initie à la littérature de son pays. Or, puisque quand il s'agit de la civilisation chinoise, on reste toute sa vie à l'école, il n'est peut-être pas inutile de proposer une telle anthologie à des lecteurs qui n'ont pas accès aux originaux et qui sont prisonniers des traductions disponibles, sans oublier les étudiants de chinois pas encore capables de lire couramment, et même les spécialistes de la Chine, car s'ils peuvent parler d'égal à égal avec un collègue chinois dans les limites de leur domaine, ils sont souvent gênés faute d'avoir cette culture générale que possède tout jeune Chinois en sortant du lycée. D'autre part, si les traductions de romans sont nombreuses, elles font totalement défaut dans d'autres domaines. Il n'existe par exemple pratiquement pas d'études sur la civilisation chinoise écrites par des Chinois, comme si celles des Occidentaux étaient seules valables. Les Chinois ont souvent, justement grâce aux traductions, une meilleure connaissance de la culture occidentale. J'ai rencontré en 1959 un guide au mont Emei qui m'a parlé de *Madame Bovary*, mais je ne crois pas qu'il y aurait un guide de Chamonix pour discuter de Li Bo et Du Fu avec un voyageur chinois.

Le but de cet ouvrage est de remédier à cette lacune. Même si l'on a une langue commune qui permet de communiquer lors de rencontres avec des Chinois, pour peu que l'on veuille dépasser les banalités et des indications purement pratiques, que l'on veuille converser, il faut pouvoir partager des histoires en commun, surtout lorsqu'il s'agit de Chinois, qui ont une telle propension à parler par allusions. Ceux qui apprennent la langue chinoise croient trop souvent qu'il suffit de connaître la grammaire et de mémoriser du vocabulaire. Un étudiant étranger est arrivé en 2^e année à l'Ecole des langues orientales en parlant presque couramment et, à la version de l'examen, n'a rien compris au texte, pourtant simple : il a pris les noms de personnes pour des noms communs, faute de connaître la légende qui était racontée, alors que les étudiants français, qui la connaissaient et pourtant à qui il manquait du vocabulaire, ont compris le sens général. C'est presque toujours le manque de culture qui empêche de comprendre un texte. On s'en étonne quand il s'agit d'une langue étrangère, mais on trouve tout à fait normal que quelqu'un qui ne connaît rien à la physique nucléaire soit incapable de comprendre un livre sur l'atome.

Evidemment il faut d'abord se demander en quoi consiste cette culture de base dans une civilisation. « La culture, c'est ce qui reste quand on a tout oublié », a dit un esprit pertinent¹. Cette culture est principalement littéraire², et elle est basée sur les anthologies qui servent de manuels scolaires. En France, il en reste des noms d'écrivains, des histoires et quelques vers (« Mignonne, allons

1. Cette phrase est attribuée à l'homme politique Edouard Herriot.

2. Elle est plus littéraire que philosophique. D'ailleurs, en ce qui concerne la philosophie chinoise, le lecteur occidental dispose d'assez de livres pour se mettre au courant, et le Tao est devenu un mot que l'on peut même employer dans les salons sans provoquer d'étonnement.

voir si la rose » et « Maître corbeau sur un arbre perché », sans d'habitude pouvoir aller plus loin que le troisième ou quatrième vers). Même si on n'a lu que des extraits des textes originaux ou vu simplement l'adaptation cinématographique d'une œuvre, on sait généralement ce que raconte la *Chanson de Roland*, *l'Avare* et *Notre-Dame de Paris*.

Le but de cette anthologie est de fournir l'équivalent chinois. Elle est donc basée sur les choix qui sont faits pour les élèves en Chine, avec quelques adaptations. Certains textes, qui n'ont pas un intérêt universel, comme les longues descriptions de chasses impériales, ou qui, pour être compréhensibles, auraient nécessité un appareil de notes trop lourd ont été omis ; d'autres, moins souvent cités en Chine, ont été retenus, car ils donnent un éclairage intéressant sur certaines particularités de la civilisation chinoise, ou prennent aujourd'hui une résonance singulièrement actuelle. En outre ont été privilégiés les textes qui donnent le contenu de ces histoires que tous les Chinois connaissent, même s'ils ne les ont lues que sous forme de bandes dessinées¹ ; on les retrouve mentionnées à tout propos et elles ont fourni les thèmes d'une grande partie des spectacles comme de l'iconographie, peintures, gravures, bois sculptés.

Il eût été envisageable d'adopter un plan par genres ; un plan chronologique a été préféré, car il laisse apparaître une évolution, une histoire de la littérature, ce qui est d'autant plus important que la civilisation chinoise est souvent envisagée comme un monolithe. Ceci vient d'un manque

1. Les Chinois ont été les premiers, dès le xiv^e siècle, à publier des romans sous forme de bandes dessinées : il y avait déjà une image par page avec dans l'image le titre de la scène et le nom des personnages, mais pas de bulles, et le texte en dessous occupait les trois quarts de la page.

de connaissances. Un Occidental remarque facilement qu'une peinture est chinoise, même s'il la confond parfois avec une peinture japonaise, mais c'est tout, alors qu'un Chinois y verra au premier coup d'œil une peinture de telle époque ou de tel peintre. Seule une certaine familiarité dans un domaine donné permet d'y percevoir les différences, qui sont beaucoup plus intéressantes que les traits communs, finalement assez banals. C'est pourquoi les travaux des ethnologues, qui s'attachent à des civilisations particulières, sont beaucoup plus passionnants que ceux des sociologues, qui recherchent des généralités, ce qui les amène parfois à enfoncer des portes ouvertes, mais dans un langage soi-disant scientifique.

Dans ce cadre chronologique, il est important de donner un panorama général avec des proportions justes. La littérature chinoise, malgré l'idée que l'on pourrait s'en faire à partir des traductions disponibles, ne se réduit pas aux romans et à la poésie, et celle-ci ne se limite pas à l'anthologie scolaire des trois cents poèmes de l'époque Tang. Mais, pour les traducteurs, cette anthologie est pratique car, publiée et republiée avec notes et commentaires, elle permet d'éviter les contresens. Il est important de donner à chaque genre la place qui lui revient à chaque époque. Une anthologie de la littérature grecque classique qui omettrait Eschyle, Sophocle et Euripide paraîtrait scandaleuse. C'est pourquoi ici les essais et le théâtre ont reçu le droit de cité qui leur revient, et c'est peut-être là le premier mérite de cette anthologie. Certains s'étonneront que la littérature orale populaire, malgré sa richesse, ne soit représentée que par quelques chansons notées à l'époque par des lettrés. Il s'agit d'œuvres orales qui n'ont été recueillies assez largement qu'après l'introduction de l'ethnologie au début du xx^e siècle et de matériel pour

enregistrer le son. N'est donc accessible que ce qui a survécu jusqu'aux temps modernes et dans la forme où ces œuvres existaient alors. Cette anthologie s'arrêtant à la fin du XVIII^e siècle, elles étaient hors du cadre adopté et je ne peux que renvoyer à *Chine, littérature populaire, chanteurs, conteurs, bateleurs* (Picquier, 1991), où le lecteur trouvera des traductions de cette littérature très attachante.

Outre le souci de donner à chaque genre sa place, pour éviter un trop grand crime, j'ai tenu à ce que les textes qui n'étaient pas trop longs figurent en entier, principalement quand il n'en existe pas d'autre traduction, comme par exemple de certaines pièces. Fournir des citations assez étendues pour donner vraiment une idée de l'œuvre m'a paru meilleur que le saupoudrage, quitte à braver la critique d'avoir omis tel ou tel auteur. Mais c'est offenser la mode : même les anthologies sont devenues trop fatigantes à lire et on préfère aujourd'hui les recueils de citations. Pour la poésie, j'avais d'abord pensé « décortiquer » quelques poèmes et en donner plusieurs traductions pour qu'en soient perçues toutes les possibilités de lecture, car c'est un domaine où toute traduction est une tentative qui devrait amener chacun à refaire la sienne. Mais j'ai finalement renoncé à répéter l'exercice auquel je m'étais livré dans *Lettre à une jeune fille qui voudrait partir en Chine* (Picquier, 1990). C'est peut-être regrettable. J'ai évité le mot à mot, car j'ai remarqué qu'il induit en erreur : on y voit un poème ultramoderne, alors que ce sont des poèmes écrits dans un langage simple tout en ouvrant plusieurs fenêtres, plus proches souvent des chansons que de Mallarmé. Cette anthologie s'arrête à la fin du XVIII^e siècle pour terminer sur un chef-d'œuvre, l'*Histoire de la pierre*, que les étrangers connaissent sous le titre de *Rêve dans le*

pavillon rouge. C'est omettre quelques romans postérieurs pas inintéressants, comme le voyage dans des pays imaginaires de *Fleurs dans un miroir* (*Jing hua yuan*), le roman sur le milieu des jeunes acteurs jouant des rôles féminins à l'opéra de Pékin, *Miroir des female impersonators* (*Pin hua baojian*) et les nombreux ouvrages racontant la lutte d'un juge contre des bandits, dont Van Gulik a fait avec talent des « à la manière de ». A partir de la fin du XIX^e siècle, les romans sociaux, écrits par des journalistes, inaugurent la littérature moderne, où l'influence occidentale va avoir une influence prépondérante, jusque dans la langue. Cette nouvelle littérature mérite une anthologie spéciale, mais j'en laisse le soin à des personnes bien plus qualifiées que moi.

J'aurais pu reprendre les traductions existantes pour les textes choisis ; ceci aurait permis de comparer les différentes façons de traduire et aurait satisfait ma paresse. J'y ai renoncé pour un problème pratique, en obtenir la permission ; mais j'ai voulu tirer un coup de chapeau aux premiers traducteurs qui ont dû d'abord faire tout un travail de recherche pour saisir le sens du texte, qui ne disposaient pas d'une traduction anglaise préexistante et qui ont été des pionniers remarquables. C'est pourquoi on retrouvera ici les noms de Prémare, de Stanislas Julien, du Marquis d'Hervey de Saint-Denys, d'Avenol. Parmi les traductions modernes, j'ai repris celle de Jacques Dars pour le roman *Au bord de l'eau*, car je le considère comme le traducteur français qui peut être mis sur le même rang que les grands traducteurs anglais, Arthur Waley et David Hawkes. J'ai aussi tenu, pour rappeler son nom, à donner un exemple d'une traduction de Martine Vallette-Hémery, car elle excelle dans les textes qui ont la délicatesse des aquarelles par opposition à la peinture à l'huile.

Le chinois a la particularité de posséder deux langues qui sont écrites avec les mêmes caractères. Il y a la langue parlée, qui a évolué au cours du temps – c’est pourquoi les anciens poèmes le plus souvent ne riment plus –, qui a subi des influences étrangères, notamment dans la vallée du Fleuve Jaune, occupée à plusieurs reprises par des populations venues d’Asie centrale et du Nord. C’est la langue de la littérature orale, du théâtre, au moins dans les parties parlées, genre d’ailleurs apparu assez tard en Chine, et aussi des romans populaires, car ceux-ci étaient à l’origine l’adaptation d’histoires que les conteurs narraient dans les maisons de thé et, en compagnie de chanteurs et bateleurs, dans les quartiers de distractions des grandes villes. C’est resté la langue des romans ; même après que leurs auteurs se sont dégagés des récits oraux et qu’ils ont créé des œuvres originales, ils en ont gardé le cadre et le ton.

L’autre langue n’a jamais servi qu’à l’écriture et elle a donc beaucoup moins changé au cours des âges. Elle était la langue des Classiques de l’antiquité ; elle est devenue celle de tous les textes officiels, des épreuves aux examens impériaux. Elle était l’apanage des lettrés. Elle diffère de la première par une partie du vocabulaire, par des particularités grammaticales et surtout par une telle concision qu’elle ressemble à un langage télégraphique par rapport à la langue parlée, ce qui ne va pas sans ambiguïté si l’on n’est pas habitué au style de l’auteur ; mais elle comporte de nombreuses répétitions de mots, car le chinois n’utilise que très peu de pronoms et dans très peu de cas, ce dont on peut s’apercevoir dans les traductions qui collent aux textes. Cette langue écrite classique, incompréhensible à l’audition, est difficile à comprendre

même à la lecture si on ne l'a pas apprise. L'enseignement traditionnel était d'ailleurs entièrement consacré à des textes dans cette langue. Ceci explique pourquoi les traducteurs ont souvent préféré s'attaquer aux romans. Mais jusqu'au début du ^{xx}^e siècle, seuls les textes en langue écrite étaient considérés comme de la littérature. Théâtre et romans étaient des ouvrages de distraction aux yeux des lettrés, même si certains d'entre eux avaient un esprit assez original pour y déceler des chefs-d'œuvre qu'ils ont mis sur le même plan que les œuvres en chinois classique les plus célèbres.

Les grands genres de cette littérature étaient la poésie, les essais et l'Histoire, et chacun eut son heure de gloire, ou plutôt sa dynastie de gloire ; les historiens chinois disent que sous la dynastie Han, c'est l'époque des *fu* ou sortes de poèmes en prose, que sous les Tang, c'est celle des poèmes (*shi*) aux vers de longueurs régulières, que sous les Song, c'est celle des poèmes chantés (*ci*) aux vers de longueurs irrégulières dans un même poème, que sous les Yuan, c'est celle du théâtre, et que sous les Ming et les Qing, c'est celle du roman. Il faut préciser qu'un genre a continué à être utilisé même après son âge d'or : il y eut encore au ^{xx}^e siècle des gens pour écrire des poèmes sur la prosodie utilisée sous la dynastie Tang, avec les rimes de l'époque, alors que cela ne rimait plus dans la langue de leurs contemporains ; Mao Zedong a composé la plupart de ses poèmes sur des modèles de poèmes chantés des Song. L'histoire de chaque genre suit un schéma identique : après une période d'élaboration, il devient de plus en plus sophistiqué avec des règles de plus en plus strictes, jusqu'à devenir artificiel, comme s'il avait donné tout ce qu'il pouvait fournir de valable ; et alors les écrivains se tournent vers des époques antérieures ou la littérature populaire pour renouveler leurs moyens

d'expression. Après les annales de l'antiquité, Sima Qian a donné à l'Histoire une forme si définitive par tout ce qu'elle englobait qu'il fut imité par les historiens postérieurs. La prose de l'antiquité, à une époque où n'existait pas l'idée de littérature, a été supplantée sous les Han par la prose en phrases parallèles au rythme bien balancé, ce qui a amené Han Yu et Liu Zongyuan, au début du IX^e siècle, à revenir, comme sous l'antiquité, à une expression dégagée d'une forme artificielle pour ne plus se soucier que de ce qu'on voulait dire, et ils donnèrent ainsi aux essais un éclat inégalé. En poésie, après une évolution qui permit d'utiliser des vers plus longs que ceux du *Classique des poèmes*, lorsque sous les Tang fut élaborée une prosodie aux règles très strictes qui commandaient à la fois la longueur des vers et celle du poème, le ton de chaque mot et l'emplacement des rimes, des poètes, par désir d'une plus grande liberté, se tournèrent vers la poésie populaire et vers les chansons des maisons de courtisanes, qu'ils fréquentaient assidûment, pour reprendre ces rythmes variés, et quand, sous les Yuan, furent introduits des airs nouveaux, ceux-ci furent adoptés pour créer un nouveau genre de poèmes, les *qu*.

La plupart des auteurs étaient des lettrés fonctionnaires, des hommes qui avaient dû acquérir une connaissance parfaite des Classiques pour pouvoir se présenter aux examens impériaux ; la sécurité matérielle et la réputation dépendaient de la réussite à ces examens. Sous la dynastie Tang, on cite toujours le cas unique de Meng Haoran, mais même lui alla finalement à la capitale, où il essaya d'avoir un poste par recommandation auprès de l'empereur, et ce n'est que pour avoir vexé ce dernier qu'il échoua et resta un « pur » (cf. l'anecdote sur lui au chapitre VI). Ceci explique que l'on retrouve chez tant d'auteurs un souci prédominant de l'Etat et de la société

que la pensée confucianiste leur avait inculqué, d'où l'importance chez eux de la politique, ou plutôt de la morale politique, condition indispensable d'un bon gouvernement. Mais ils ont toujours vécu sous un régime autoritaire, plus ou moins sévère, plus ou moins éclairé suivant les époques. Ceci nécessitait de prendre des gants pour rappeler aux dirigeants les devoirs de leur charge, d'où cette habitude de parler par allusions plutôt que directement. Ceux qui avaient échoué au doctorat, si leur famille n'était pas assez riche, devaient se faire maître d'école, précepteur ou secrétaire d'un personnage puissant. Ce qu'on appelle la littérature populaire a souvent été l'œuvre de ces « ratés » ; marginalisés, ils se sont tournés vers des créations méprisées comme eux l'étaient et ils les ont reprises et adaptées. La vraie littérature populaire était alors uniquement orale et nous n'en possédons que ces versions écrites par des lettrés qui, même s'ils étaient fascinés par les productions populaires, n'ont pu se dégager entièrement de la mentalité de leur classe sociale. Par chance, nous sont parvenus quelques récits anciens de conteurs ; l'un d'eux raconte qu'un poète, Liu Yong, pendant qu'il était fonctionnaire avait soudoyé une brute pour qu'il viole une courtisane qui se refusait à lui, de façon à ensuite l'humilier et à l'amener à lui céder. Feng Menglong a repris cette histoire dans son recueil de récits populaires : la courtisane est violée sur l'ordre d'un sale type de classe inférieure et c'est le poète fonctionnaire qui la met sous sa sauvegarde. La pièce *le Luth de Gaoming* a été écrite parce qu'il existait une pièce populaire maintenant disparue¹ sur le lettré Cai Yong des Han, où, pour

1. En fait, il en existe des versions ultérieures sous le titre de *Qin Xianglian* ou de *Chen Shimei*, car cette histoire a été reprise dans le théâtre populaire jusqu'à aujourd'hui, simplement le mauvais rôle n'est plus attribué à quelqu'un de connu comme Cai Yong.

épouser une princesse, il abandonnait sa femme et ses enfants et essayait de les faire assassiner pour étouffer le scandale. Ce phénomène est important si l'on veut employer le terme de littérature populaire à bon escient ; mais il ne faudrait pas y voir une critique dirigée contre la seule littérature chinoise : la nôtre jusqu'au ^{xx}^e siècle a été l'œuvre de nobles et de bourgeois et nous ne pouvons même pas nous vanter d'une littérature vraiment populaire aussi riche que celle de la Chine.

Un autre trait de la civilisation chinoise qu'il faut mentionner pour comprendre la mentalité des écrivains est qu'ils étaient des lettrés fonctionnaires et aussi des propriétaires fonciers plus ou moins aisés : ils avaient une demeure de famille avec des terres qu'ils agrandissaient dès que leurs moyens le leur permettaient. Avoir un poste à la capitale, là où les décisions se prenaient et pouvaient peut-être être orientées, n'était que momentané. Ils étaient envoyés périodiquement dans une préfecture de province, ce qu'ils considéraient comme un exil, quand même pas trop désagréable quand c'était dans une ville comme Suzhou ou Hangzhou. Ils ne restaient que deux ou trois ans dans un même lieu pour éviter les collusions avec les intérêts locaux. Il fallait être fonctionnaire pour entretenir sa famille, mais une fois sa dette payée aux obligations sociales, l'idéal était de retourner dans sa demeure familiale ou dans la maison qu'on s'était fait construire à la campagne, près de la nature et loin de la politique et de ses dangers. On pouvait enfin vivre selon l'idéal taoïste, qui restait un refuge fascinant, et puis il était possible de voyager pour le plaisir et de visiter les sites célèbres, notamment les montagnes. S'il fallait vivre dans une grande ville, il était toutefois possible de reconstruire une nature en miniature grâce à l'art des jardins.

Cette anthologie se limite à la littérature et en ont été exclus les textes philosophiques, mais, derrière l'unité de la civilisation chinoise, outre une évolution constante, il s'est produit deux coupures capitales dans l'histoire de la pensée qui ont naturellement affecté la littérature. La première se situe vers 220 avant J.-C., entre l'antiquité, pendant laquelle la Chine était divisée en royaumes rivaux pratiquement indépendants et où l'empereur n'a plus eu très vite qu'un pouvoir nominal, et l'empire unifié autocratique. La seconde, moins évidente, mais tout aussi profonde, se situe aux XI^e-XII^e siècles et fut moins soudaine car elle relève de l'histoire des idées. Jusqu'à la dynastie Song, le confucianisme ne prétendait que résoudre le problème de la violence dans une société par le respect de règles appelées rites ; il ne concernait que la morale politique et n'impliquait aucune métaphysique ; il était avant tout pragmatique. Mais sous les Song, des penseurs, dont le plus célèbre est Zhu Xi (1130-1200), devant l'impact du bouddhisme qui, lui, fournissait une explication totale de l'univers, ont voulu, sur son modèle, transformer le confucianisme en une pensée elle aussi capable de rendre compte de tout, de tout justifier, c'est-à-dire qu'ils ont transformé le confucianisme en une idéologie. Ce fut une catastrophe dévastatrice. Dès lors, l'Etat avait à sa disposition une pensée qui lui permettait de contrôler tous les aspects de la vie et il s'en trouvait singulièrement renforcé. Avant ce néo-confucianisme, il y avait chez les dirigeants un souci de ménager le sentiment populaire, de laisser les villageois organiser leur vie sous la direction des anciens sans interférer sinon par la collecte d'impôts. Grâce en particulier aux censeurs officiels, le pouvoir était à l'écoute des remontrances et mises en garde pour assurer sa

pérennité, et, dans toute la société, prévalait une certaine liberté de mœurs. Les récits de l'époque montrent que des filles avaient parfois des aventures avant le mariage et que les parents étaient au courant sans que cela provoque un drame. Toutes les dynasties jusque-là furent renversées par des révoltes populaires. Après l'adoption du néo-confucianisme comme doctrine d'Etat, les dynasties furent toutes renversées par des invasions étrangères, dont la dernière fut l'arrivée des puissances occidentales. Une autocensure avant tout, et une censure pointilleuse et rigoureuse si nécessaire, furent instaurées et touchèrent tous les aspects de la vie. Le puritanisme prévalut avec ses conséquences : des perversités comme les pieds bandés des femmes et, en cas de relâchement très momentané de la pression étatique à la fin de la dynastie Ming, une littérature érotique typique des fantasmes de gens frustrés. Ce qu'on appelle la littérature populaire de cette époque, celle du roman et du théâtre, œuvres de lettrés qui avaient échoué dans la carrière officielle, était écrit par des gens marqués, même inconsciemment, par le néo-confucianisme : ils écrivirent des récits et des pièces avant tout moraux, faits non par le peuple, mais pour le peuple. L'Histoire fut dès lors réinterprétée encore plus qu'elle ne l'avait été et fut transformée en une sorte de western avec les bons et les méchants. Certes il y eut presque toujours, parfois au péril de leur vie, des voix pour s'élever contre les abus de gouvernants, mais ce fut toujours au nom de la morale régnante et celle-ci ne fut jamais remise en cause. Et il s'agissait d'exceptions dans une société où dominait la puissance de la famille et de l'Etat sur les individus. Avant cette prédominance du néo-confucianisme, la civilisation chinoise était en avance sur le reste du monde ; après, elle se referma sur elle-même et ne

devint plus que le fossile d'un passé perdu. Cette coupure fut aussi importante que celle causée par l'introduction à travers l'Occident de la science, de l'industrie, des idéaux démocratiques et marxistes.

Les anthologies vieillissent. Elles correspondent au goût du jour et à des préoccupations du moment, mis à part la présence de certains auteurs incontournables. D'ailleurs, la définition d'un écrivain de génie est peut-être simplement qu'on ne peut jamais omettre son nom dans ce genre de compilation. Celle-ci n'échappera pas à l'usure du temps, car certains textes ont été choisis parce qu'ils devraient provoquer une résonance chez un lecteur occidental d'aujourd'hui : vivant à l'époque des fanatismes de toutes sortes, il appréciera sans doute ces lettrés chinois agnostiques ; subissant la veulerie et les escroqueries des politiciens, il verra des amis proches dans ces écrivains préoccupés de morale politique. Quelqu'un, pour qui la philosophie commençait avec Platon et se terminait avec Hegel, a dit : « Il n'y a pas de philosophie chinoise ; la Chine nous a légué mieux : une sagesse. » Le but de cet ouvrage n'est pas tellement d'augmenter les connaissances du lecteur, mais de lui faire percevoir cette sagesse dans l'espoir – sait-on jamais ! – qu'elle l'aidera à mieux s'accommoder des aléas de l'existence¹.

1. Cette préface peut être brève, car l'histoire de la littérature chinoise (*Chine, histoire de la littérature*, Editions Picquier, 1989, nouvelle édition revue, 2004) que j'ai publiée voici quelques années est en fait une introduction à une telle anthologie.

CHAPITRE I

LA LITTÉRATURE DE L'ANTIQUITÉ

L'antiquité va d'environ 1500 à 220 avant J.-C. Mais de la dynastie Shang (aussi appelée dynastie Yin), qui régna jusqu'en 1066 avant J.-C., il ne reste comme écrits que des inscriptions sur os et écailles de tortue qui servaient à la divination. Sans doute cette première écriture chinoise avait-elle aussi d'autres emplois, mais aucun témoignage ne nous en est parvenu. L'histoire de la littérature commence à partir de la dynastie Zhou (1066-221 avant J.-C). De cette époque, nous conservons principalement des ouvrages philosophiques, des annales historiques et deux recueils de poèmes.

Avant tout, il faut tenir compte de deux faits. Le premier est qu'à cette époque, le concept de littérature n'existait pas encore. Ce n'est que lorsque celui-ci est apparu, à la période suivante, que l'on a considéré d'un autre regard ces textes anciens et prisé certains non plus seulement pour leur intérêt documentaire ou philosophique, mais pour leur valeur littéraire.

Le deuxième fait est que l'empereur Qin Shi Huangdi, après avoir annexé les royaumes de l'antiquité en 220 avant J.-C. et créé un empire unifié, voulut également unifier l'écriture, les unités de mesure, les lois et aussi la pensée. Il choisit pour cela la méthode draconienne de faire brûler tous les livres, à l'exception de ceux qui concernaient les techniques.

Cet autodafé fut une catastrophe encore plus grande que l'incendie de la bibliothèque d'Alexandrie. En conséquence, les seuls textes littéraires de l'antiquité que nous possédons sont soit des reconstitutions faites sous la dynastie suivante, celle des Han, et basées sur la mémoire de quelques personnes qui les connaissaient encore par cœur, soit quelques rares textes qui avaient été cachés, en particulier dans un mur de la demeure de Confucius, et qui ont été retrouvés par la suite. Parmi les reconstitutions, rares sont sans doute les faux entièrement forgés, mais nombreux sont ceux qui ont été remaniés et où on a comblé les lacunes en ajoutant ce qu'on pensait être plus ou moins le texte original. Comme les empereurs Han donnaient une chaire à l'Académie impériale à ceux qui étaient capables de produire une nouvelle version authentique d'un texte ancien, la tentation était grande de reconstruire un texte en puisant ici et là. Il n'est donc pas étonnant que les querelles se poursuivent encore aujourd'hui sur l'authenticité de tel ou tel chapitre dans la plupart d'entre eux.

Mais si l'on écarte les problèmes de datation et si l'on prend ces textes tels qu'ils sont publiés aujourd'hui pour ne considérer que ceux qui ont ensuite été classés comme œuvres littéraires, on a trois sortes d'ouvrages à considérer : certains ouvrages philosophiques à cause des anecdotes qui y sont incluses, les deux recueils de poèmes et certains ouvrages historiques.

1

LES PARABOLES DES PHILOSOPHES

Les ouvrages philosophiques, comme le *Classique des mutations* (*Yi jing*), celui des *Documents* (*Shu jing*), les *Entretiens* (*Lunyu*) de Confucius, intéressent plus l'histoire de la pensée que celle de la littérature et n'ont pas été inclus ici ; ils mériteraient de faire partie d'une anthologie de la philosophie. Par contre, le livre de Meng Zi (Mencius, 372-289 avant J.-C.) fait aussi partie de la littérature à cause des anecdotes qu'il a utilisées pour illustrer ses idées lors de ses rencontres avec des seigneurs. Il a ainsi créé un véritable genre littéraire, celui des anecdotes, appelé à prendre une place importante par la suite. S'adressant à des souverains, pour convaincre sans heurter, il devait amener son interlocuteur à se rallier de lui-même à son point de vue, d'où l'idée de citer d'abord un exemple évident avant de montrer que la situation dont ils parlaient était semblable. Ces anecdotes de Meng Zi¹ et celles d'autres philosophes

1. 1. Dans son nom, Meng est le nom de famille et Zi signifie Maître, d'où le sens de Maître Meng, et l'on retrouve la même appellation chez les autres philosophes de l'antiquité, Zhuang Zi, Han Fei Zi, Lie Zi, etc. Comme pour eux, le nom de l'auteur sert aussi de titre à son ouvrage, qui est en fait une compilation réunie et rédigée par des disciples ; si l'on écrit Meng Zi en italique, on parle du livre, et si on l'écrit en romain, de l'homme.

après lui ont ensuite donné naissance à des sortes de proverbes (*chengyu*), et il faut connaître l'histoire dont ils sont issus pour en comprendre le sens et les employer à bon escient. Par exemple, l'anecdote qui suit a engendré l'expression « Cent pas se moquent de cinquante pas », équivalent de « Voir la paille dans l'œil du voisin mais pas la poutre dans le sien ». Elles se sont répandues en dehors de leur contexte philosophique, en particulier dans la littérature pour enfants, et sont devenues de véritables paraboles. Elles ont pris ainsi une existence indépendante sans qu'on sache souvent de quel ouvrage elles venaient et ont formé une sorte de réserve culturelle commune dans laquelle les Chinois puisaient et puisent encore quand ils parlent ou écrivent pour, d'un seul rappel du titre de l'anecdote, s'exprimer avec élégance.

ANECDOTES DE MENG ZI

Le roi Hui du royaume de Liang demanda à Meng Zi : « Je me dévoue entièrement à mon pays. Quand les récoltes sont mauvaises sur la rive nord du Fleuve Jaune, j'organise le déplacement d'habitants vers les bords orientaux du fleuve, d'où je fais aussi apporter des céréales. Et je fais l'inverse quand les récoltes sont mauvaises dans cette dernière région. Or, lorsque j'observe la politique des royaumes voisins, je m'aperçois qu'aucune ne comporte autant de sollicitude et pourtant leur population ne diminue pas, alors que la mienne n'augmente pas. Comment cela se fait-il ?

— Vous aimez la guerre, répondit Meng Zi ; aussi, permettez-moi d'emprunter une comparaison dans ce domaine. Quand résonnent les tambours et quand les armes s'affrontent, si des soldats s'enfuient en tirant leurs



Confucius, à qui est attribué la rédaction de plusieurs Classiques, enseignant au milieu de ses disciples.

armes et armures derrière eux, certains s'arrêteront au bout de cent pas, d'autres au bout de cinquante pas. Si ceux qui n'ont fui que cinquante pas se moquent de ceux qui ont fui cent pas, qu'en pensez-vous ?

— C'est inadmissible, car même s'ils n'ont pas fui cent pas, ils n'en restent pas moins des fuyards.

— Si Votre Majesté comprend cela, comment pouvez-vous espérer que votre population augmente plus que celle de vos voisins ! »

Un homme du royaume de Song se lamentait que ses pousses ne grandissaient pas assez vite et il tira dessus. Fatigué après cela, il rentra chez lui en disant à sa famille : « Aujourd'hui, je n'en peux plus, car j'ai aidé les plantes à pousser. » Son fils alla voir dans les champs : les pousses étaient toutes fanées.

Dans l'empire, rares sont ceux qui n'aident pas les plantes à pousser ; d'autres les abandonnent à elles-mêmes, sachant que c'est inutile, et ne les dés herbent même pas. Mais ceux qui croient les aider en tirant dessus, en fait les tuent.

Un homme du royaume de Qi avait une épouse et une concubine. Quand il sortait, il revenait chaque fois après avoir fait un bon repas avec viande et alcool. Quand son épouse lui demandait avec qui il banquetait ainsi, il répondait que c'était avec des gens importants et riches. « Notre mari sort pour de grands dîners avec des nobles, dit l'épouse à la concubine, mais aucun d'eux ne vient jamais chez nous. Je vais aller observer chez qui il va. » Un matin, elle le suivit discrètement. Or elle ne le vit parler à personne dans la capitale et se rendre finalement au cimetière du faubourg est. Elle l'aperçut qui mendiait des restes à ceux qui venaient faire des offrandes de nourriture sur les tombes et, tant qu'il n'en avait pas assez, il allait de tombe en tombe. C'était sa méthode pour bien manger. Au retour, l'épouse informa la concubine : « Un mari est celui sur qui l'on s'appuie toute sa vie. Or voici comment se comporte le nôtre ! » Elles s'emportèrent contre leur mari en pleurant au milieu de la cour quand lui, n'étant au courant de rien, revint l'air tout content et très fier de lui.

Parmi les gens bien, si l'on regarde de près, rares sont ceux dont les méthodes pour s'enrichir et s'élever dans la

société ne seraient pas une honte et une cause de chagrin pour leurs épouses.

Mais certains philosophes ne se contentèrent pas d'anecdotes pour illustrer leur propos ; ils s'exprimaient par images et leur texte prend ainsi un ton littéraire. Le premier à être à la fois écrivain et philosophe, au moins dans certains passages, fut Meng Zi.

« Quelle est la vertu par laquelle on parvient à régner sur tout l'empire ? demanda le roi Xuan de Qi à Meng Zi.

— Si vous réglez en protégeant le peuple, rien ne pourra vous faire obstacle, répondit Meng Zi.

— Quelqu'un comme moi peut-il protéger le peuple ?

— Oui.

— Comment le savez-vous ?

— J'ai entendu rapporter par Huhe l'anecdote suivante : vous étiez assis dans votre grande salle quand quelqu'un passa en bas en tirant un buffle. En le voyant, vous avez demandé où on l'emmenait. "C'est pour oindre de sang une nouvelle cloche, vous fut-il répondu. — Laissez-le, répondîtes-vous ; je ne supporte pas de le voir trembler comme un innocent qu'on emmènerait au terrain d'exécution. — Devons-nous abroger la consécration de la cloche ? vous fut-il demandé. — Comment est-ce possible ! Substituez-lui un mouton", avez-vous répondu. Est-ce véridique ?

— C'est vrai.

— Avec un tel sentiment, vous pouvez régner sur tout l'empire. Le peuple a cru que vous aviez agi par parcimonie. Mais je sais bien que c'est parce que vous ne supportiez pas cette vue.



Meng Zi.

— Bien sûr ! C'est vraiment ce qu'a cru le peuple ? Mon royaume a beau être petit, comment serais-je à un buffle près ? C'est parce qu'il tremblait comme un condamné à mort innocent que je l'ai fait échanger contre un mouton.

— Ne vous étonnez pas que le peuple ait pensé cela : vous échangeiez une grosse bête contre une petite ; ils ne pouvaient comprendre votre intention. Si vous avez agi par pitié pour un innocent qu'on emmenait à la mort, pourquoi avoir préféré le buffle au mouton ?

— Quel était alors vraiment mon sentiment ? dit le roi en souriant. Si j'ai échangé le buffle contre un mouton, ce

n'est certes pas pour dépenser moins, mais il est normal que le peuple l'ait cru.

— Peu importe, c'était par mansuétude : vous aviez vu le buffle, et non le mouton. Il en est ainsi dans l'attitude des hommes de bien à l'égard des animaux : s'ils les ont vus vivants, ils ne supportent pas qu'on les tue, et s'ils ont entendu leurs cris, ils ne supportent pas de manger leur viande. Aussi, éloignez les hommes de bien des cuisines.

— “Je suis capable de sonder le cœur des autres” est un vers du *Classique des poèmes* qui s'applique à vous. Quand je m'interroge sur mes actions, je n'arrive pas à saisir le sentiment qui m'a animé ; et dès que vous le dites, j'en deviens conscient avec étonnement. Mais comment ce sentiment peut-il convenir au fait de régner ?

— Si quelqu'un vous dit : je suis capable de soulever cent kilos, mais incapable de soulever une plume, mon regard peut percevoir le bout d'un poil, mais non un fagot de branches mortes, le croirez-vous ?

— Non.

— Or seriez-vous un cas exceptionnel puisque votre bonté est suffisante pour atteindre les animaux, mais que vos qualités ne vont pas jusqu'au peuple ? En fait, quand on ne soulève pas une plume, c'est qu'on n'utilise pas sa force, quand on ne voit pas un fagot, c'est qu'on n'utilise pas ses yeux, et si le peuple n'est pas protégé, c'est qu'on n'utilise pas sa bonté. Donc si vous ne réglez pas sur tout l'empire, c'est que vous ne le faites pas, ce n'est pas que vous ne le pouvez pas.

— Comment discerne-t-on entre ne pas faire et ne pas pouvoir faire ?

— S'il s'agit de traverser la mer du Nord en portant le mont Taishan sous son bras, et si l'on vous dit “je ne le peux pas”, c'est bel et bien qu'on ne le peut pas. S'il s'agit

de couper une branche pour en faire une canne pour un ancien, et si l'on vous dit "je ne le peux pas", c'est qu'on ne le fait pas, ce n'est pas qu'on ne le peut pas. Or que vous ne régniez pas sur tout l'empire ne relève pas de traverser la mer du Nord avec le mont Taishan sous le bras, mais du fait de casser une branche. Traitez vos vieillards en vieillards et au-delà tous les autres vieillards, traitez vos jeunes en jeunes et au-delà tous les autres jeunes, et tout l'empire sera entre vos mains. Il est écrit dans le *Classique des poèmes*, "Prenez pour règle votre attitude à l'égard de votre épouse, appliquez-la aussi à vos frères et de la même façon gouvernez le pays". Ceci veut dire qu'il faut développer ce sentiment afin de l'appliquer partout. C'est pourquoi il suffit d'étendre sa bonté naturelle pour pouvoir protéger l'univers ; alors que si l'on n'étend pas sa bonté, on n'est même pas capable de protéger son épouse. C'est la raison pour laquelle les anciens l'emportaient sur les autres : ils savaient étendre leur action, un point c'est tout. Seriez-vous le seul dont la bonté est assez grande pour atteindre les animaux, mais dont les mérites ne pourraient pas aller jusqu'au peuple ? Pesez et vous connaîtrez le poids ; mesurez et vous connaîtrez la longueur. S'il en est ainsi pour les choses, n'en est-il pas au moins de même en ce qui concerne les humains ? Jugez-vous : peut-être que lever des troupes en armes pour en imposer aux officiers et vassaux et vous faire craindre des autres seigneurs est ce qui vous ferait plaisir.

— Non, pourquoi y trouverais-je plaisir ? Mais j'ai un grand désir.

— Pouvez-vous m'en faire part ? » Le roi sourit, mais ne dit rien. « Manquez-vous de mets délicieux, de vêtements légers et chauds ? poursuivit Meng Zi. Manquez-vous de belles couleurs décoratives pour satisfaire vos

yeux ? De musique agréable qui plaise à vos oreilles ? De belles filles pour vous entourer ? Mais vos vassaux pourraient vous fournir tout cela ; il ne peut donc s'agir de cela.

— En effet, il ne s'agit pas de cela.

— Alors je sais ce qu'est votre grand désir : vous voulez agrandir les terres cultivables, rallier à l'empereur les royaumes de Qin et de Chu, unifier la Chine, pacifier les barbares aux frontières. Mais agir comme vous le faites pour réaliser ce désir, c'est comme grimper aux arbres pour essayer d'y attraper des poissons.

— C'est si terrible que ça !

— C'est pire. Si vous grimpez aux arbres pour y rechercher des poissons, vous n'en attraperez pas, mais cela ne causera pas de désastres ultérieurs, tandis que votre façon d'agir pour réaliser ce que vous désirez, surtout si vous y consacrez toutes vos forces, entraînera forcément des désastres.

— Expliquez-vous.

— Si la principauté de Zou fait la guerre au royaume de Chu, à votre avis, qui l'emportera ?

— Evidemment le royaume de Chu.

— Ceci veut dire que le petit ne peut certes pas vaincre le grand, ni un petit nombre vaincre un grand nombre, ni la faiblesse vaincre la force. Or si l'on considère l'ensemble du territoire, votre royaume n'occupe qu'un neuvième de ces milliers de kilomètres carrés. Avec un neuvième du territoire vouloir dominer les huit autres parties, c'est comme si la principauté de Zou voulait l'emporter sur le royaume de Chu. Cela va même exactement à l'encontre de ce qui est fondamental. Que votre politique soit avant tout l'application de la générosité, et les lettrés voudront tous servir dans votre cour, les paysans voudront tous cultiver des terres sur votre territoire, les marchands

voudront tous s'installer sur vos marchés, les voyageurs voudront tous emprunter vos routes, et tous ceux qui auront à souffrir de leur gouvernement viendront se plaindre à vous. S'il en est ainsi, plus rien ne pourra vous faire obstacle. »

ANECDOTES DE HAN FEI ZI

Un autre philosophe, Han Fei Zi, à l'origine de l'Ecole des Légistes, prônait de gouverner en imposant les lois par les récompenses et châtiments ; il a utilisé de nombreuses anecdotes qui ont été reprises en dehors de ses idées philosophiques, peu appréciées des confucianistes, et elles sont restées parmi les plus célèbres.

Un homme du royaume de Chu nommé He trouva un morceau de jade grossier et l'offrit au roi Li. Celui-ci le fit examiner par des tailleurs de jade, qui dirent que ce n'était qu'un simple caillou. Le roi crut que He avait voulu le tromper et lui fit couper le pied gauche. A la mort de ce roi, le roi Wu monta sur le trône. He vint de nouveau à la cour offrir son jade. Les tailleurs de pierre répétèrent que ce n'était qu'une pierre ordinaire et le roi, pensant que He le trompait, lui fit couper le pied droit.

Le roi Wu mourut et le roi Wen lui succéda. He, tenant son jade, pleura alors au pied du mont Chu pendant trois jours et trois nuits jusqu'à ce que, n'ayant plus de larmes, du sang coulât de ses yeux. Le roi l'apprit et envoya quelqu'un lui en demander la raison. Celui-ci interrogea He : « Il y a beaucoup de gens amputés dans le royaume. Pourquoi, vous, pleurez-vous avec tant de tristesse ? — Je ne suis pas triste parce que j'ai été amputé, répondit He, mais parce qu'un jade précieux est pris pour une pierre

ordinaire et parce qu'un homme sincère est pris pour un trompeur. Voilà pourquoi je m'afflige. » Le roi fit tailler le jade et obtint un disque précieux qui, dès lors, fut appelé : le disque de jade de He.

Un peintre était en train de travailler pour le roi du royaume de Qi et celui-ci lui demanda ce qui était le plus difficile à peindre. « Les chiens et les chevaux, répondit le peintre. — Et qu'est-ce qui est le plus facile ? — Les monstres et les fantômes, rétorqua le peintre, car tout le monde connaît les chiens et les chevaux, en voit du matin au soir, et ils sont donc difficiles à reproduire, tandis que les monstres et les fantômes n'ont pas de forme, on ne les voit pas ; c'est pourquoi ils sont faciles à peindre. »

Un homme vendait dans la rue des lances et des boucliers. Il vanta la solidité de ses boucliers en disant que rien ne pouvait les transpercer. Puis il prétendit que ses lances étaient si acérées que rien ne pouvait les arrêter. Un spectateur intervint : « Qu'est-ce qui se passe si l'une de vos lances attaque l'un de vos boucliers ? » L'homme ne put rien répondre¹.

Un homme du royaume de Song, tandis qu'il labourait son champ où poussait un arbre, vit un lapin arriver en courant et heurter si fortement les racines de l'arbre qu'il se tua en se brisant le cou. Il laissa sa houe et alla attendre au pied de l'arbre dans l'espoir d'obtenir ainsi un autre lapin. Mais ce fut en vain et il n'obtint que de devenir la risée du pays.

Au nord du royaume de Liang, il y avait sur le mont Liqiu un démon étrange. Il prenait plaisir à prendre

1. L'expression chinoise pour « contradiction » vient de cette anecdote et se dit « lance-bouclier ».

l'apparence de parents proches des gens. Un vieillard qui habitait la région alla au marché et en revint complètement ivre. Le démon prit la forme de son fils et, tout en le soutenant sur la route, lui fit toutes sortes de misères.

A son retour, une fois dessoûlé, le vieillard fit des reproches à son fils : « Je suis ton père. N'y a-t-il donc pas d'amour entre nous pour que tu me maltraites quand je suis ivre ? — Vous êtes injuste, répondit le fils en pleurant et en se prosternant jusqu'à terre. C'est faux : hier, j'étais allé dans un village à l'est recouvrer des dettes. Vous pouvez le vérifier. » Son père le crut et se dit que c'était sûrement le fait de cet étrange démon dont il avait entendu parler.

Le lendemain, il fit exprès d'aller de nouveau boire au marché, espérant rencontrer le démon et le tuer. Une fois qu'il fut parti le matin, son fils craignit qu'il ne puisse revenir et partit à sa rencontre. Le père, en voyant son fils de loin, tira son épée et le tua. Le vieillard, égaré par le sosie de son fils, tua son véritable enfant.

Il y en a qui, égarés par de faux sages, se privent des vrais, car leur entendement ne vaut pas mieux que celui de ce vieillard.

ANECDOTES DES ANNALES DE LŪ BUWEI

Ce recueil de sujets divers qui date de la fin de l'antiquité contient aussi des anecdotes qui ensuite sont devenues partie intégrante de la culture générale.

Autrefois le duc Xian du royaume de Jin envoya Xun Xi demander au royaume de Yu de laisser passer ses troupes pour aller attaquer le royaume de Guo¹. « Acceptez,

1. Cette même histoire se trouve dans le *Zuo zhuan* et *Han Fei Zi*.

dit Xun Xi, d'acheter le duc de Yu avec le jade de Chuiji et des chevaux de Qu. Il nous laissera alors sûrement passer. — Le jade de Chuiji est un legs de mes ancêtres, répondit le duc, et les chevaux de Qu sont les meilleurs que j'aie. S'il accepte nos cadeaux et ne nous laisse pas la voie libre, que faire ? — Non, s'il ne nous laisse pas passer, il refusera ces cadeaux et, s'il les accepte, nous pourrions emprunter cette route. Ne vous faites pas de souci ; ce sera comme prélever dans ses réserves quelque chose pour le déposer momentanément ailleurs et sortir ses chevaux des écuries pour aller leur faire prendre l'air. » Le duc Xian donna son accord et envoya Xun Xi. Celui-ci présenta le jade et les chevaux à la cour du duc de Yu et lui demanda d'emprunter ses routes pour attaquer le royaume de Guo.

Le duc de Yu désirait ces cadeaux et voulait accéder à cette requête. « Vous ne le pouvez pas, intervint le dignitaire Gong Zhiqi. Les royaumes de Yu et de Guo sont comme les roues et les montants d'un même char. Ils s'appuient l'un sur l'autre, chacun est la force de l'autre. Selon un ancien proverbe, "sans les lèvres, les dents auraient froid". Si Guo survit, c'est grâce à Yu, et réciproquement. Si vous laissez passer les armées de Jin, Guo sera perdu le matin et, le soir même, Yu connaîtra le même sort. Comment pourriez-vous octroyer ce droit de passage ? » Mais le duc de Yu ne l'écouta pas et laissa passer les armées de Jin. Xun Xi envahit Guo, le conquit et, en revenant, attaqua Yu et le soumit.

Xun Xi revint rendre compte de sa mission et rapporta le jade et les chevaux. « Le jade est comme avant, dit le duc Xian, fort content. Les chevaux ont simplement vieilli un peu. »

C'est ce qu'on appelle : perdre beaucoup pour avoir voulu très peu.